



HAL
open science

Les écrivains peuvent-ils changer le monde?

Alexandre Gefen

► **To cite this version:**

Alexandre Gefen. Les écrivains peuvent-ils changer le monde?. Sciences humaines, 2020, 1, pp.9–9.
halshs-03083622

HAL Id: halshs-03083622

<https://shs.hal.science/halshs-03083622>

Submitted on 20 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La littérature peut-elle changer le monde ?

Sciences Humaines, n° 321, janvier 2020.

Pour une littérature utile

Alors que dans sa leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France, Roland Barthes définissait en 1977 la littérature comme « cette tricherie salubre, cette esquive, ce leurre magnifique, qui permet d'entendre la langue hors-pouvoir », en la déplaçant hors le monde, hors de la communication et de la connaissance, et en faisant de son inutilité une vertu, « L'exercice jamais clos de la lecture demeure le lieu par excellence de l'apprentissage de soi et de l'autre » proclame au contraire Antoine Compagnon tout juste élu au Collège de France. Loin de relever d'une lubie élitiste, cette élévation des pouvoirs de la littérature fait désormais l'unanimité et se décline de manière multiple : « Fécamp : une biographe recueille la parole de patients en fin de vie » titre *Le Parisien* ; une « Une pharmacie poétique s'ouvre, pour le bien-être de tous » raconte *Actualité* ; « Les romans qui nous aident à vivre » promeut une émission de *France Inter* ; « Les histoires lues aux enfants peuvent les rendre plus empathiques » avance *Slate* ; « Comment la littérature change votre cerveau (et votre rapport aux autres), nous explique *The Conversation* ; « Comment lire des livres aide à vivre plus longtemps » démontre *Santé magazine*... Lire, écrire, partager ses lectures : autant d'activités que notre société considère désormais comme utiles à nos vies, parce qu'elles leur donne du sens et de la force. L'âge classique s'était plu à faire des belles-lettres une forme d'éducation et d'enseignement moral, apparenté à la plus haute philosophie, l'âme romantique avait fait de la littérature une forme de plaisir suprême, détaché et supérieur. On dirait que notre époque à la fois hédoniste et inquiète veut elle rapporter la littérature à un principe de bien-être individuel et social. Ce qui était sagesse devient développement personnel, ce qui relevait de l'élévation devient *empowerment*, ce qui était jouissance devient distraction : que l'on s'appuie sur la psychologie de la lecture, la psychanalyse ou au contraire les sciences cognitives, l'heure est à proclamer les bénéfices individuels de la littérature, son utilité sociale, à défendre la productivité morale de la fiction et les bénéfices de l'ironie réflexive. Alors que la littérature était précédemment considérée comme un passe-temps inutile, les écrivains deviennent aujourd'hui des acteurs essentiels de nos vies et de nos cités. Loin de promouvoir le patrimoine et une culture conçue comme leurs propres finalités, « bibliothérapie », fabrication de récits en hôpitaux ou en EPHAD, atelier d'écriture, groupes de lectures, résidences d'écrivains, rencontres en librairie convergent pour justifier, encourager et financer ce que Valéry Larbaud appelait il y a encore un siècle un « plaisir impuni », au point que les lignes de distinction entre littérature et médecine, littérature et action sociale, littérature et convivialité, littérature et éthique se brouillent parfois désormais. Tout autant que de nombreuses études de psychologie sociale, le concept désuet de catharsis, le principe psychologique un peu suranné d'une identification aux personnages, ou encore la notion éthique d'empathie, sont mobilisés pour comprendre les effets de la littérature, donnant parfois l'impression de réinventer la roue : une équipe de chercheurs néerlandais s'intéresse à la capacité de la fiction à développer notre empathie en nous transportant dans d'autres vies dans un article paru dans le prestigieux *PlosOne*, alors que la non moins fameuse revue *Science* publie une étude soulignant les gains en termes de compétence sociale et de compréhension d'autrui.

Une longue tradition philosophique

Les bénéfices de la littérature sont d'abord individuels et s'enracinent dans une profonde tradition philosophique qui n'a ni attendu ni les redécouvertes de neurosciences ni les théoriciens du développement personnel et de l'optimisation de soi en contexte néo-libéral :

revenant à une conception humaniste de la lecture, celle d'un Montaigne et reprenant à Hannah Arendt l'idée qu'une vie doit être réélaborée par l'imagination pour être pleinement vécue, Paul Ricoeur a proposé avec la notion « d'identité narrative » un concept philosophique permettant de lier les herméneutiques du sujet et les récits littéraires : d'une part, la construction du sujet est un processus de narration apparentée à celui de la fiction, faisant de chacun des sortes de romanciers de sa vie et nous donnant le pouvoir d'une *autopoiesis* (« l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet se raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées »), en tendant à rapprocher nos considérations intérieures ordinaires du travail artistique ; d'autre part, cette construction toujours à refaire du sujet emprunte ses modèles aussi bien au récit historique qu'à la fiction, elle se nourrit de la lecture : la valeur de la lecture autant que celle de l'écriture littéraire se trouvent ensemble justifiée par la philosophie morale la plus exigeante. La fiction littéraire n'est plus une activité extraordinaire associée à la peinture de situations et de personnages eux-mêmes hors normes, elle ne tend pas à perturber nos conduites de vie en nous divertissant ou en nous arrachant à nous-mêmes : au contraire, elle participe de la connaissance de soi, contribue au perfectionnement moral, constitue même un prolégomène nécessaire à l'action. L'exceptionnel succès de la notion avancée par Ricoeur hors du champ philosophique – on la retrouvera jusqu'à la démagogie dans les livres de bibliothérapie comme dans les manuels d'écriture ou les méditations sur les styles de vie – en témoigne : cette réhabilitation philosophique flatte individuellement les écrivains comme les écrivains, tout comme elle valorise la littérature sur un plan social et politique, comme répertoire de modèle dans lesquels la société peut puiser au profit d'une conception dynamique de l'identité collective, à un moment culturel où il importe de proposer des formules capable de réconcilier dans les aspirations individualistes, les besoins de ses rêves de pluralisation et la nécessité de fabriquer des continuités.

Dévoiler et réparer

Le magnifique récit de Philippe Lançon, *Le Lambeau*, témoignage de la reconstruction dans la littérature et par la littérature de ce journaliste blessé lors de l'attentat de *Charlie-Hebdo*, manifeste formidablement de la puissance de l'art pour surmonter un trauma individuel. Il rejoint en cela toute une tradition de textes qui font du récit un contre-feux à la maladie, aux blessures, au viol ou au deuil, d'Annie Ernaux à Christine Angot en passant par Chloé Delaume ou Camille Laurens. Mais derrière les effets psychologiques de l'écriture et de la lecture, s'esquisse un projet plus vaste d'intervention et d'action dans lequel la littérature est supposée changer le monde, non selon le mot d'ordre existentiel ou politique d'un romantisme révolutionnaire, mais plus discrètement, par sa capacité à dévoiler, analyser, reformuler, mettre en scène les faits, à recenser, critiquer et retravailler les discours, en se posant comme un horizon d'élucidation et en dessinant des pistes de transformation par sa capacité à créer des communautés virtuelles et à dessiner en poésie ou en fiction des possibles.

La littérature veut nous aider à mieux vivre dans nos existences ordinaires, mais aussi faire face au monde, agir, remédier aux souffrances. Parce qu'elle met des mots sur les maux, et permet aux individus et aux communautés de se réapproprier leurs histoires, elle serait d'abord « réparatrice », pour reprendre une formule empruntée à l'humanisme juif Isaac Louria, qui évoquait la tâche immense de « réparer le monde » (*tikkun olam*) et que le roman de Maylis de L'Étang a repris dans un titre resté célèbre : *Réparer les vivants*. Dans un essai paru en 2017, *Réparer le monde, la littérature française face au XXI^e siècle* (José Corti), je fais l'hypothèse que la promesse d'une littérature qui guérirait, qui soignerait, qui aiderait, qui sauverait, ou, du moins, qui « ferait du bien » a fait retour dans une littérature française

contemporaine. Tout se passe, me semble-t-il, comme si, dans nos démocraties privées de grands cadres herméneutiques et spirituels collectifs, le récit littéraire promettait de penser le singulier, de faire mémoire des morts, de donner sens aux identités pluralisées en constituant des communautés : en mettant des mots, comme le fait François Bon par exemple, de la désindustrialisation (*Daewoo*), ou en évoquant comme Marie-Hélène Lafon les vies décentrées des petits paysans de province, les écrivains vont retisser les territoires. En explorant les béances de l'histoire officielle, ses impuissances, ses refus, la littérature va permettre de combler le récit national en faisant entendre la voix des invisibles ou en dévoilant les angles morts : Éric Vuillard dévoilera les indignités françaises de 1936 (*L'Ordre du jour*), Patrick Modiano exhumera le nom de Dora Bruder dans le roman éponyme, Laurent Mauvignier reviendra sur les acteurs oubliés de la guerre d'Algérie (*Des Hommes*). Face au présent, à la mondialisation, au libéralisme économique, les écrivains tenteront de saisir le devenir de nos formes de vie, qu'il s'agisse comme Éric Reinhardt de penser la vie des cadres d'une multinationale (*Le Système Victoria*), d'accompagner avec Arno Bertina un abattoir industriel en grève (*Des Châteaux qui brûlent*), ou de s'intéresser aux quotidiens de ceux qui travaillent à la Défense avec Vincent Message (*Cora dans la spirale*).

Les politiques de la littérature

L'attention toute particulière des écrivains à la question de la vulnérabilité, celle des SDF ou des migrants, montre bien ce recours au récit, qui peut-être enquête documentaire (*Le Quai de Ouistreham* de Florence Aubenas) méditation personnelle (*à ce stade de la nuit* de Maylis de Kérangal) ou pure fiction (*La mer à l'envers* de Marie Darrieussecq) comme ultime forme d'alerte et de « justice poétique », pour emprunter une formule à la théoricienne américaine des vertus éthiques du roman, Martha Nussbaum. Quant aux nombreux récits s'attachant à l'écologie, ils manifestent le désir de sauver par le souvenir des lieux ravagés par l'anthropocène (les méditations sur les espaces sauvages de Jean-Loup Trassard, Jean-Christophe Bailly ou encore Pierre Bergounioux, par exemple, qui se situent ici dans la continuité de leur travail avec les territoires perdus), la volonté de se faire l'avocat des espaces sauvages et de proposer par la littérature une attention décentrée de l'humain, voire un nouveau panthéisme réintégrant au monde humain le monde naturel. Non seulement la littérature va compenser symboliquement les blessures infligées aux existences et formes naturelles fragiles, non seulement elle va stimuler notre vigilance en produisant des « distopies », non seulement elle enrichit notre réflexion de mondes « contrefactuels » (à la rentrée littéraire 2019, Leonora Minao imagine dans *Rouge impératrice* une Afrique dominant l'Occident et Laurent Binet dans *Civilizations* un monde où Christophe Colomb n'aurait pas découvert l'Amérique), mais elle nous rend sensibles à l'altérité ordinaire que nous côtoyons.

Une justice poétique ?

Est-ce pour autant changer vraiment le monde ? Cette littérature d'intervention née en même temps que la crise n'est-elle pas un pis-aller lorsque les outils de transformations sociales deviennent impossibles ? Que penser des formes d'intervention directe de l'écrivain dans la Cité : demander aux écrivains d'accompagner des sans-emploi, d'aller dans les hôpitaux, de prendre soin des sans-papiers, n'est-ce pas une manière de renoncer à l'action et au politique, en oubliant l'horizon collectif et les cadres globaux nécessaires pour penser par exemple le problème de l'écologie ? Pis, demander à un roman de fournir du bien-être, de participer au développement personnel, n'est-ce pas, par une ruse du néo-libéralisme, exiger de la littérature qu'elle participe de la performance du sujet, de son adaptabilité à la brutalité économique et souscrire à un programme imposé de résilience sociétal ? Sortis de leur sphère aristocratique de *happy few*, renonçant à leur désengagement vis-à-vis des affaires du monde, les écrivains ont-ils vraiment vocation à participer directement à la vie démocratique ? Quelle distance esthétique

doit garder la littérature vis-à-vis des impératifs sociétaux et des questions morales communes ? Une œuvre peut-elle se confronter en même temps à l'exigence de produire une forme originale, un style, et une analyse juste et une projection politique pertinente ? La densité de sens éthique est-elle compatible avec l'intensité esthétique ? Si, comme l'a montré Pierre Bourdieu dans *Les Règles de l'art*, la tradition de *l'art pour l'art* revendique l'absolue autonomie du champ littéraire, la question n'est pas que française et un récent papier du *New Yorker*, sous la plume de Lee Siegel, se demandait lui aussi si la « littérature devait devenir utile ». L'idée kantienne que l'art est une « finalité sans fin » reste la base sur laquelle l'art moderne s'est construit, en rompant avec toute assignation à produire de la morale. Mais elle semble désormais bien en décalage avec les pratiques contemporaines qui mettent les œuvres au service d'analyse sociale, de réparation historique, de compréhension identitaire, de revendication écologique : que la littérature se perde dans ce tournant éthique et politique ou qu'elle gagne une justesse descriptive et une pertinence critique lui conférant une légitimité nouvelle, qu'elle se dissolve ou se transforme dans la quête d'un humanisme du bien-être et du vivre ensemble, sera assurément la question centrale de nos futurs débats sur la nature et le rôle de l'art.

ENCADRE

La littérature contemporaine et le bien

Que la littérature relève d'une quête du bien n'implique pas qu'elle tient un discours positif : entre les *feel good books* de Marc Lévy, les romans de développement personnel de Raphaëlle Giordano, nombre de récits semblent cultiver une distance ironique vis-à-vis des préoccupations sociales – à côté du prix Goncourt de Nicolas Mathieu en 2018, *Leurs enfants après eux*, tourné vers les périphéries en déshérence, la consécration en 2019 de la fable de Jean-Paul Dubois en 2019, *Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon*, témoigne d'une attention moins combattante, mais plus mélancolique aux formes de vie, quand d'autres romans encore consacrés récemment par ce même prix, celui de Michel Houellebecq ou celui de Leïla Slimani font clairement un détour par la noirceur. Pourtant on ne saurait ne pas noter dans chacun de ces textes des manières originales de faire de la politique par la littérature : non dans un engagement partisan, mais dans une présence sur le terrain avec les communautés, dans l'instauration d'une autre forme de savoir, plus concrète et incarnée, dans la production d'un contrepoids au *storytelling* sociétal, dans la production de réconciliations symboliques et de solutions imaginaires aux crises, dans l'analyse lucide et inquiète qui doit nous tenir en alerte.

Alexandre Gefen

Notice bio-bibliographique

Alexandre GEFEN est Directeur de Recherche au CNRS (UMR Thalim/Université Paris 3 - Sorbonne nouvelle). Directeur Adjoint Scientifique de l'Institut des Sciences Humaines et Sociales du CNRS, fondateur de Fabula.org, il travaille sur la théorie littéraire, les littératures contemporaines et les Humanités numériques. Il est par ailleurs critique littéraire. Dernières parutions : *Vies imaginaires de la littérature française*, Paris, Gallimard, 2014 ; *Art et émotions*, Armand Colin, 2015 ; *Inventer*

une vie. La fabrique littéraire de l'individu, Les Impressions Nouvelles, 2015. *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Corti, 2017.